

Sexe et association dans *Tristram Shandy* et *Gravity's Rainbow*

William Kinsley

Volume 22, Number 1, Spring 1986

« ça me fait penser »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036878ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036878ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kinsley, W. (1986). Sexe et association dans *Tristram Shandy* et *Gravity's Rainbow*. *Études françaises*, 22(1), 37–52. <https://doi.org/10.7202/036878ar>

Sexe et association dans *Tristram Shandy* et *Gravity's Rainbow*

WILLIAM KINSLEY

your wildeshawshowe moves swiftly sterneward
JAMES JOYCE, *Finnegans Wake*

On a parfois comparé, plus ou moins rapidement, *Tristram Shandy* et *Gravity's Rainbow*. Les observations de Michael Seidel sont un peu plus précises :

Dans *Tristram Shandy* de Laurence Sterne, le héros éponyme est né malchanceux et son passage sur terre, comme celui de Slothrop, se termine par un vagabondage en Europe. La comparaison de ces deux récits ne doit pas être prise à la légère : les problèmes des personnages sont de même nature. Tard dans *Tristram Shandy*, le héros de Sterne, comme celui de Pynchon, tente de représenter sa vie sous forme de ligne droite, de se donner une histoire linéaire. Mais de chaque volume précédent de ses *Vie et opinions* il ne peut tirer qu'un trait tout contourné. [...] Tristram considère la ligne droite comme la «bonne ligne», la «meilleure ligne», la ligne sérieuse, mais ne veut pas la suivre : «*by what mistake — who told them so — or how it has come to pass, that your men of wit and genius have all along confounded this line, with the line of GRAVITATION*¹ ?»

1 «The Satiric Plots of *Gravity's Rainbow*», dans Edward Mendelson (édit.), *Pynchon A Collection of Critical Essays*, Englewood Cliffs, N J, Prentice-Hall, 1978, p. 199-200 (Nous traduisons) Le passage de *Tristram Shandy* se trouve dans le Sixième livre, chap. 40, p. 475. Aucune traduction française n'étant facilement disponible, les références sont tirées de *The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman*, édité par James Aiken Work, New York, Odyssey Press, 1940. La plupart des chapitres étant très courts, il est facile de repérer les citations dans les autres éditions.

Plus généralement, les deux livres sont cités comme exemples de récit encyclopédique ou de satire ménippée. Ailleurs, on insiste sur des questions de technique : Laurence Daw compare par exemple les omniprésentes ellipses de Pynchon aux tirets et astérisques de Sterne². On pourrait également étudier leurs digressions et leurs adresses au lecteur. En analysant le rapport de ces deux auteurs à l'association, nous voudrions nous situer dans cette tradition comparatiste et insister sur certains éléments de continuité et de discontinuité entre les concepts d'association du XVIII^e au XX^e siècle. La présence de *Tristram Shandy* dans ce numéro ne devrait pas surprendre, compte tenu du fait qu'il s'agit du texte du XVIII^e siècle le plus souvent cité en relation avec la théorie de l'association; on a longtemps soutenu, en effet, que la trame narrative du récit reposait sur la pensée de Locke quant à l'association. Moins visible dans *Gravity's Rainbow*, l'association n'en est pas moins un important leitmotiv du texte, dont la fonction est plus facilement identifiable lorsque étudiée en comparaison avec *Tristram*. Pour des raisons qu'il nous reste à approfondir, on verra que le sexe est l'aspect de l'activité humaine où l'association se développe le plus vigoureusement dans les deux livres.

La relation de *Tristram Shandy* aux diverses théories associationnistes du XVIII^e siècle, loin de faire l'unanimité chez les critiques, n'est pas sans rappeler le développement chaotique du livre lui-même. Locke est-il un modèle ou la victime de l'ironie? Quels aspects de Locke sont les plus importants? Doit-on parler de Hume et de Hartley³? Puisque nous n'étudierons que l'association en laissant de côté d'autres aspects de l'épistémologie au XVIII^e siècle, notre tâche sera un peu plus simple⁴. À plusieurs points de vue, la réflexion la plus convaincante sur ces questions est celle de Chinmoy Bannerjee. Celui-ci démontre assez nettement que l'association dans *Tristram Shandy* doit plus à Hume qu'à Locke⁵, même s'il laisse ouverte la question de l'usage littéraire que

2 «The Ellipsis as Architectonic in *Gravity's Rainbow*», *Pynchon Notes*, 11, février 1983, p. 54

3 Les *Observations on Man* (1749) de David Hartley sont une des expressions les plus accomplies des principes associationnistes au XVIII^e siècle

4 Nous passons également sous silence plusieurs aspects de l'association, telle la description que fait Locke de la façon dont les idées simples s'amalgament pour en former de plus complexes

5 «*Tristram Shandy and the Association of Ideas*», *Texas Studies in Literature and Language*, 15, 1974, p. 698-700 Pour d'autres discussions récentes et utiles sur l'association, voir Helen Moglen, *The Philosophical Irony of Laurence Sterne*, Gainesville, University Presses of Florida, 1975, spécialement p. 14-18, 49-56, et Mark Loveridge, *Laurence Sterne and the Argument about Design*, London, Macmillan, 1982, spécialement p. 42-43, 84-92 Pour une vue d'ensemble, le livre de Henri Fluchère (*Laurence Sterne, de l'homme à l'œuvre Biographie critique et essai d'interprétation de Tristram Shandy*, Paris, Gallimard, 1961) reste toujours aussi utile. Une bonne étude sur Locke est parue trop tard pour être utilisée ici. W. G. Day, «*Tristram Shandy* Locke May Not Be the Key», dans *Laurence Sterne Riddles and Mysteries*, Valerie Grosvenor Myer (édit), London, Vision Press, 1984, p. 75-83

fait Sterne de ces deux philosophes. Tristram ne mentionne jamais Hume, mais Locke est nommé à plusieurs reprises. Quelle que soit la façon dont Tristram développe sa pensée sur l'association, par des réflexions sur Locke ou par la lecture de Hume ou de tout autre associationniste, on ne peut nier que Locke soit le principal point de référence dans le livre. Sur la question des influences, on doit aussi noter que Bannerjee et ceux qui, comme lui, penchent plutôt pour Hume que pour Locke citent habituellement les formules de son *Traité de la nature humaine* (1739) dont l'impact fut pratiquement nul au XVIII^e siècle.

La principale différence entre les attitudes de Hume et de Locke quant à l'association réside dans le fait que Locke considère celle-ci comme une aberration, une rupture avec les modèles de pensée normaux, rationnels : «cette forte combinaison d'idées qui n'est pas cimentée par la Nature [...] dépend uniquement du hazard ou de la coutume⁶» (2.33.6, 5.316-317). L'ampleur du désaccord de Locke n'apparaît pas seulement dans la violence de son langage, mais également dans la façon dont il le marque avant même d'avoir amené son sujet. Le chapitre commence par : «Il n'y a presque personne qui ne remarque dans les opinions [...] des autres Hommes quelque chose qui lui paroît bizarre & extravagant, & qui l'est en effet» (315). Le second paragraphe nous apprend que ce «quelque chose» dépend en partie, pas entièrement, de l'égoïsme; le troisième, que «ce défaut de raison» est véritablement une «espèce de folie». Le quatrième paragraphe continue à défendre cette position, «quelque rude que soit le nom de folie que je lui donne». Il n'est précisé à quoi sont associées ces épithètes injurieuses qu'aux cinquième et sixième paragraphes. (Le chapitre est intitulé «De l'association des idées», mais aucune raison ne nous permet à ce moment d'identifier l'association au «quelque chose qui lui paroît bizarre & extravagant» du premier paragraphe.) Même si ce chapitre n'apparaît que dans la quatrième édition de l'*Essai*, on peut conclure que Locke considère l'association comme une grave atteinte à la pensée claire et ordonnée, ce que vient confirmer la fin du chapitre : «c'est ce qui fait passer le galimatias pour bon-sens, les absurdités pour des démonstrations, & les discours les plus incompatibles pour des raisonnements solides & bien suivis. C'est le fondement, j'ai pensé dire, de toutes les erreurs qui règnent dans le Monde» (18.321). En passant, Locke utilise un exemple tout à fait «sternien» : le récit d'un jeune homme ayant appris à danser avec «grande perfection» dans une pièce où se trouvait une malle et ne pouvant danser ailleurs si une malle identique n'était disposée de la même façon (16.320).

Par contre, l'association est pour Hume la base des opérations de la pensée et, à vrai dire, c'est elle qui la constitue : c'est notre seule

6 John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, traduit par Pierre Coste, 5^e éd., 1755, réimpression d'Émilienne Naert, Paris, J. Vrin, 1972. Les chiffres renvoient au Livre, au chapitre, au paragraphe et à la page

façon de penser. L'association est si fondamentale et systématique pour Hume qu'il la compare à l'ATTRACTION (en capitales dans le texte) que Newton avait fait apparaître comme fondement de l'ordre astronomique⁷. Il reconnaît qu'«expliquer les causes ultimes de nos actions est impossible» (1.1.7.36), que les opérations de l'esprit semblent parfois magiques et qu'à d'autres moments «la pensée se meut très irrégulièrement en parcourant les objets, et peut sauter des cieux sur la terre, aller d'un bout de la création à l'autre, sans suivre aucun ordre ou méthode certaine» (1.2.6.126). Cette propriété irrégulière ou magique n'est pas le génie, comme le prétend Bannerjee en recueillant diverses propositions éparées de Hume (698-699); la distinction entre génies et gens normaux se situe dans le fait que les premiers ont de plus grands pouvoirs d'association, aussi bien régulière qu'irrégulière, que les seconds (1.1.7.38). Si Sterne avait été un véritable disciple de Hume, son livre aurait été «régulier», non pas «irrégulier», et aurait ainsi perdu de son ironie mordante. D'un autre côté, l'hostilité de Locke à l'association et la distinction radicale qu'il fait entre association et pensée juste offrent à Sterne plusieurs occasions de jouer avec le concept d'association. Que le déroulement de ces jeux ne soit pas toujours cohérent contribue à l'anarchie comique du livre.

À certains moments, Sterne agit en disciple de Locke, particulièrement dans le fameux épisode de l'engendrement de Tristram, qui ouvre le livre et donne le ton, par sa thématique sexuelle, à plusieurs associations à venir. Reprenons les événements selon une chronologie plus sobre que celle du roman : depuis plusieurs années, Walter, le père de Tristram, s'était fait une règle de remonter sa grande horloge le premier dimanche du mois. En vieillissant, il en vint à remplir ses devoirs conjugaux («*some other little family concerns*», dit Tristram) selon le même rite et établit une association puissante, bien qu'arbitraire, entre le fait de remonter l'horloge et les relations sexuelles. Ce mémorable dimanche soir, Mme Shandy choisit le moment de l'apogée amoureuse pour demander à son mari : «*Pray, my dear, have you not forgot to wind up the clock?*»⁸, ce qui eut pour effet de disperser les esprits animaux propices à la conception (1.1.5). Ainsi l'entrée de Tristram dans la vie se fit-elle sous le signe de l'infortune.

Une association arbitraire et irrégulière d'idées a donc ici des conséquences fâcheuses. Les horloges et le sexe ne sont pas seulement séparés par leur nature; plusieurs autres choses les distinguent. Les horloges, régulières et mécaniques, sont le produit d'un travail discipliné, contrôlé par la raison. En tant que modèles de l'univers, elles viennent appuyer naïvement l'argument selon lequel l'existence de Dieu est prouvée par la forme de ses créations. Le sexe est spontané, irrationnel, passionné, du moins pour la plupart des gens. Pas pour M. Shandy.

7. David Hume, *Traité de la nature humaine*, traduit par Ch. Renouvier et F. Billon, Paris, Au Bureau de la Critique Philosophique, 1878, 1.1.4.23.

L'association horloge-sexe est presque naturelle pour lui, à cause de son extrême exactitude («*to which he was in truth a slave*», 1.4.8). Il remonte l'horloge en respectant le calendrier, ce qui est une association naturelle, mais il permet aussi au calendrier — et, par extension, à l'horloge — de régler sa vie sexuelle. On peut dire qu'il est dominé par l'horloge comme d'autres le sont par leurs passions. L'association devient un procédé économique de caractérisation. Le comique s'impose encore davantage, tout comme le pouvoir de l'association, lorsque Mme Shandy, personnage absolument pas systématique et hautement «dis-socié», formule l'association qui compliquera la conception de Tristram.

Par ailleurs, l'association entre l'horloge et le sexe est peut-être moins arbitraire qu'il n'y paraît de prime abord. Ne peut-on pas penser que la tension croissante du ressort de l'horloge remontée par Walter reflète et peut-être même augmente son excitation sexuelle mensuelle ? Cette similitude entraîne un autre contraste comique entre l'horloge et le sexe : l'horloge est vite remontée et elle prend un mois à s'arrêter, tandis que le désir sexuel de Walter (s'il existe) monte pendant un mois, pour être satisfait très rapidement. L'esprit «sternien» nous permettra un rapprochement anachronique : le genre d'horloge décrite par Sterne s'appelle aujourd'hui une horloge grand-père⁸.

L'existence de tels liens souterrains fait apparaître une nouvelle fonction de l'association, encore plus opposée aux conceptions de Locke. Dans sa Préface (qui arrive au Troisième livre, chapitre vingt), Sterne plaide pour l'esprit («*wit*») comme source de créativité littéraire et moyen de connaissance. Pour Locke, par contre, l'esprit est une faculté frivole qui fait apparaître artificiellement des similitudes entre des choses tout à fait différentes ; au mieux, il peut être amusant, au pire, trompeur :

Car au lieu que ce qu'on appelle Esprit, consiste pour l'ordinaire à assembler des idées, & à joindre promptement & avec une agréable variété celles en qui on peut observer quelque ressemblance ou quelque rapport, pour en faire de belles peintures qui divertissent & frappent agréablement l'imagination : au contraire le Jugement consiste à distinguer exactement une idée d'avec une autre, si l'on peut y trouver la moindre différence, afin d'éviter qu'une similitude ou quelque affinité ne nous donne le change en nous faisant prendre une chose pour l'autre. Il faut, pour cela, faire autre chose que chercher une métaphore & une allusion, en quoi consistent, pour l'ordinaire, ces belles & agréables pensées qui frappent si vivement l'imagination [...] d'où il paroît que ce qu'on nomme *Esprit*, consiste en quelque chose qui n'est pas tout-à-fait d'accord avec la Vérité & la Raison (2.11.2.109)⁹.

8 D'après le *Oxford English Dictionary*, le terme viendrait d'une chanson populaire *circa* 1880

9 Voir également une autre attaque contre l'esprit, 3 10 34 412

Comme Descartes, Locke valorise la clarté et le caractère particulier des idées ; l'analyse mène à la vérité, la synthèse à d'agréables illusions. Locke lui-même n'explicite pas la relation entre l'esprit et l'association tels qu'il les conçoit, mais il est clair qu'ils impliquent tous deux des combinaisons irréfléchies, voire irrationnelles, de choses que leur nature sépare. Pour Sterne, comme pour Joyce dans *Finnegans Wake*, des ressemblances apparemment arbitraires et superficielles peuvent faire surgir de profondes similitudes et c'est l'association qui est la principale méthode par laquelle l'esprit opère¹⁰.

Dans le cas de l'horloge de M. Shandy, l'association semble rigide et contraignante, mais ailleurs elle peut jouer un rôle libérateur et permettre à l'individu de se distinguer. Locke considère la raison comme universelle et absolue : tout homme dont l'esprit fonctionne normalement devrait penser comme tout autre homme à lui identique. Les mêmes prémisses devraient mener directement aux mêmes conclusions. La même cause devrait produire le même effet. La nature humaine est constante. Ainsi conçue, elle est évidemment un idéal, puisque plusieurs obstacles empêchent raison et nature de s'épanouir pleinement, mais c'est un but vers lequel tendre. Dans ce contexte, l'association peut libérer d'un strict rationalisme, provoquer un étincelant court-circuit dans les neurones. La raison peut sembler universelle, toujours les associations individuelles seront différentes. Le caractère attachant et sentimental de personnages comme l'Oncle Toby est partiellement le fruit de leurs associations. Même si l'association sert souvent à satiriser Walter, elle contribue également, comme nous l'avons vu, à le rendre unique. De plus, l'association est souvent à l'origine des digressions de Tristram, âme et cœur de son livre, beaucoup plus intéressantes selon lui que la trame linéaire, perçue comme trop limitée (1 22). Il est vrai que les ruptures et les digressions ne respectent pas toujours les principes de Locke, pas plus d'ailleurs que ceux de Hume. Ce sont les jeux de mots et l'ambiguïté linguistique, par exemple, plutôt qu'un principe d'association rigoureux, qui mènent l'Oncle Toby de l'arête du nez de Tristram à la passerelle détruite par Trim courtisant Bridget (3.23-24)¹¹. L'esprit de ces associations, cependant, sinon leur lettre, renvoie clairement à Locke : livrées au hasard, elles détruisent à la fois la pensée et la narration régulières.

Dans leur développement extrême, les habitudes associatives de l'esprit peuvent mener à l'obsession et à la monomanie, confinant les individus à des mondes privés qui les empêchent de communiquer avec les autres. D'un autre côté, l'association peut devenir un principe de solidarité, puisqu'elle nous touche tous. Nous nous trouvons en présence du paradoxe d'une habitude mentale universelle, comme la rai-

10 Nous nous inspirons ici du précieux article d'Howard Anderson, «Associationism and Wit in *Tristram Shandy*», *Philological Quarterly*, 48, 1969, p. 27-41.

11 Jeu de mots intraduisible, l'ambiguïté venant de *brdge* (arête du nez), *foot-bridge* (passerelle) et *Bridget* (nom du personnage) (N DT).

son, mais qui de par sa nature, non par accident, opère différemment en chaque individu. Peu d'entre nous pensons à «artillerie» en entendant le mot «train», comme le fait l'Oncle Toby (3 18 191)¹². Presque tous nous pouvons danser aussi bien dans une salle où il n'y a pas de malle que dans une salle où il y en a une. Nous pouvons apprécier de telles associations et même les rapprocher des nôtres, mais nous ne saurions les vivre de la même façon que nous vivons les nôtres.

Considérons maintenant un des aspects les plus fascinants de *Tristram Shandy*, la profonde relation de Tristram avec ses lecteurs, qu'il interpelle fréquemment «Monsieur», «Madame», «Votre Honneur», etc. Il les exhorte à s'impliquer dans la composition du livre, il leur demande quoi faire, il leur met des mots dans la bouche « — *I did not apprehend your uncle Toby was o' horseback* — » (3 3 160). Il insiste pour qu'ils déploient leurs propres talents au lieu d'enregistrer passivement ce qui leur est dit «*The truest respect which you can pay to the reader's understanding, is to halve this matter amicably, and leave him something to imagine, in his turn, as well as yourself*» (2 11 109). Puisqu'un des principaux thèmes du roman est l'importance de l'association, Sterne aimerait que ses lecteurs participent activement à son livre par leurs associations, pas seulement en contemplant celles des personnages.

Pour y arriver, il a besoin d'un sujet plus universel que les trains d'artillerie ou que les malles dans les salles de danse, ce sujet est bien sûr le sexe.¹³ Le sexe n'a pas seulement un intérêt quasi universel, il est aussi accompagné d'un réseau de «symboles freudiens» relativement cohérents même s'ils ne sont pas toujours reconnus tels des objets courants auxquels on peut accorder une certaine signification sexuelle à cause de la ressemblance de leur forme, de leur fonction, etc., avec les organes ou activités sexuels. Il est par conséquent facile de lancer dans l'esprit des lecteurs des trains d'associations. Les nez, par exemple, sont un des dadas de Walter Shandy. Sans un nez bien formé, croit-il, aucun homme ne peut réussir (Le nez de Tristram fut aplati à sa naissance quand les forceps glissèrent). Après plusieurs chapitres sur les nez, Tristram avertit son lecteur de ne pas se faire d'idées fausses et ajoute «*by the word Nose, throughout all this long chapter of noses, and in every other part of my work, where the word Nose occurs, — I declare, by that word I mean a Nose, and nothing more, or less*» (3 31 218). Puis, au début du Quatrième livre, il rappelle une histoire de Slawkenbergius selon laquelle un mystérieux étranger avec un nez énorme aurait excité jadis l'imagination des femmes de Strasbourg. Avant même de terminer son histoire, il peut être assuré que 98% de ses lecteurs ont ignoré sa prudente mise en

¹² Du point de vue de Locke, un tel épisode justifierait ses autres attaques contre l'association, ce que Walter tente d'expliquer à Toby étant précisément le concept du «train de pensées» chez Locke.

¹³ Pour une bonne discussion d'autres aspects de la sexualité dans *Tristram*, voir Moglen, *op cit*, p. 113 121, 131 135, voir aussi Jacques Berthoud, «Shandeiism and Sexuality», dans V.G. Myer, *op cit* p. 24 38.

garde et participent maintenant du complexe associatif du livre, rejoignant par là les personnages et leurs camarades lecteurs.

Vers la fin du livre, comme la maladie de Sterne s'aggrave, le ton devient un peu plus sombre. Au début, Tristram parlait avec un air de défi insouciant de la Fortune : «*the ungracious Duchess has pelted me with a set of as pitiful misadventures and cross accidents as ever small Hero sustained*» (1.5.10). Au Huitième livre, il déclare plutôt :

The Fates, who certainly all foreknew of these amours of widow Wadman and my uncle Toby, had, from the first creation of matter and motion (and with more courtesy than they usually do things of this kind) established such a chain of causes and effects hanging so fast to one another, that it was scarce possible for my uncle Toby to have dwelt in any other house in the world, or to have occupied any other garden in Christendom, but the very house and garden which join'd and laid parallel to Mrs Wadman's [...] (8.14 552)

Trim réaffirme cette opinion quelques pages plus loin (chapitre 22) et fait aussi allusion à la conviction du roi William que chaque balle a une cible prédestinée (19.567). Ces réflexions soulignent implicitement que nos habitudes associatives restent toujours hors de notre contrôle. De ce point de vue, la création d'associations sexuelles par Sterne chez ses lecteurs commence à perdre de son caractère enjoué; le livre est devenu un maillon d'une chaîne inéluctable. Même si cette disposition de l'auteur n'est pas maintenue, elle suffit à compliquer notre réaction face aux parties antérieures du livre.

Entre *Tristram Shandy* et *Gravity's Rainbow*, plusieurs choses se sont passées : la révolution industrielle, deux siècles d'expériences romanesques, Marx, Freud, l'apparition de la chimie organique, la Première et la Deuxième Guerre mondiales, l'invention du radar, le remplacement de la théorie newtonienne par de nouveaux modèles, Pavlov. Tout ceci figure dans le livre de Pynchon et bien autre chose encore, mais dans le cadre de nos réflexions l'élément le plus important de cette liste est Pavlov, à cause de ses expériences : dans un premier temps, il sonnait une cloche en nourrissant des chiens, puis il a amené les animaux à saliver au seul son de la cloche, sans y joindre de la nourriture. Ces expériences ajoutaient deux dimensions nouvelles aux idées associationnistes du XVIII^e siècle. D'abord, elles mettaient l'accent sur l'action plutôt que sur les opérations de l'esprit, les effets de l'association chez les chiens pouvant être vus et mesurés. Au XVIII^e siècle, l'associationnisme n'était pas bien sûr uniquement intellectuel — rappelons-nous le danseur de Locke — et des esquisses de l'étude des réflexes conditionnés avaient déjà été tentées dans des expériences en physiologie¹⁴, mais le principal sujet d'intérêt était sûrement l'esprit. De plus, alors que l'association au XVIII^e siècle était imputée à l'éducation, aux coutumes, aux préjugés, à un accident ou à d'autres causes similaires, Pavlov montre

14 Loveridge, *op cit*, p 140 *Gravity's Rainbow* est mentionné, p 141

qu'un individu seul peut *délibérément* produire des associations chez d'autres individus et utiliser ces associations pour contrôler jusqu'à un certain point leur comportement.

Nous voudrions étudier ici deux cas de réflexes conditionnés dans *Gravity's Rainbow*. Le plus important est la réaction sexuelle du héros, Tyrone Slothrop, à la chute des fusées V-2 ; l'autre concerne une pieuvre nommée Grigori. Il s'agit de deux fils seulement dans la tapisserie de *Gravity's Rainbow*, mais nous les croyons assez importants pour révéler certains aspects de la technique de Pynchon et pour préparer le terrain à une comparaison avec *Tristram*. À cause de la complexité du livre et de l'atmosphère d'ambiguïté et d'incertitude qui entoure plusieurs des événements — sans compter leur explication —, nous suivrons habituellement l'ordre dans lequel les événements se présentent

Nous rencontrons Slothrop, lieutenant de l'armée américaine, à Londres à l'automne 1944, après que les V-2 aient commencé à pleuvoir sur la ville. Il est attaché à l'ACHTUNG, une agence d'information alliée dont le mandat est obscur. Toutefois, avant de rencontrer Slothrop lui-même, on nous montre Teddy Bloat en train de photographier clandestinement une carte de Londres punaisée au mur du bureau de Slothrop. Des petites étoiles de couleurs marquées de noms féminins sont collées sur la carte. Bloat ne connaît pas la signification des étoiles, ni ne sait si les noms des filles sont réels, pas plus qu'il ne comprend pourquoi on lui a demandé de photographier la carte. Un peu plus tard, nous apprenons par des camarades de bureau de Slothrop que les étoiles représentent probablement des conquêtes sexuelles, bien que Slothrop n'en parle jamais. Un flash-back nous ramène bientôt en septembre : Slothrop marche dans une rue bondée quand les deux premiers V-2 frappent Londres presque simultanément :

Il était exactement 6 h 43' 16'', heure d'été anglaise: le ciel résonnait comme le tambour voilé de la mort, et voilà, qu'est-ce que c'est, ça ? La bite à Slothrop — parfaitement, jetez un coup d'œil dans son caleçon de GI. Le voilà-t-il pas qui bande — Seigneur, qu'est-ce qui lui arrive (36/26)¹⁵ ?

Slothrop se souvient soudainement de la tombe d'un de ses ancêtres qui porte l'inscription «main de pierre sortant du nuage séculier» et de l'épithaphe d'un autre ancêtre «Écoute, Lecteur, mon cri ! Pense au Ciel,/Et dans ta prospérité, sache que tu dois mourir» (36-37/27).

15 Thomas Pynchon, *Rainbow*, traduit par Michel Doury, Paris, Plon, 1975. La traduction a été légèrement remaniée à l'occasion. Nous donnons également les références à l'édition américaine, New York, Viking, 1973. Parmi les nombreux travaux consacrés à Pynchon, mentionnons Pierre-Yves Pétillon, «Thomas Pynchon et l'espace aléatoire», *Critique*, 34, 1978, p. 1107-1142, Charles Clerc (édit.), *Approaches to Gravity's Rainbow*, Columbus, Ohio State University Press, 1983, particulièrement l'introduction de Clerc, Khachig Tololyan sur la guerre, Alan J. Friedman sur la science et la technologie et Joseph W. Slade sur la religion, le sexe, la psychologie et l'amour, et Douglas Fowler, *A Reader's Guide to Gravity's Rainbow*, Ann Arbor, Ardis, 1980, particulièrement utile pour les renvois.

Plus tard, on voit Ned Pointsman, un behavioriste pavlovien attaché à une autre obscure agence impliquée dans d'étranges expériences de guerre psychologique, discuter de Slothrop avec un confrère : «Réfléchissez. Il est là, et il *sent* ce qui va arriver dans les jours à venir. Mais il s'agit d'un réflexe. Un réflexe produit par quelque chose qui est *déjà* dans l'air. Quelque chose que notre constitution grossière nous empêche de sentir — mais que Slothrop lui peut sentir» (55/49). Il se demande si la sensibilité inouïe de Slothrop ne pourrait pas avoir quelque chose à voir avec la vitesse supersonique des V-2, ce qui renverse l'ordre normal des stimuli : le bruit de l'explosion de la fusée précède le son du vol. L'intrigue se complique lorsque nous apprenons qu'un certain docteur Laslo Jamf a mené une série d'expériences sur Slothrop quand il était nourrisson. Découvrant qu'il était trop difficile de mesurer des intangibles comme la peur, le mensonge et l'appétit, Jamf décide de faire de la réponse du jeune Tyrone une érection, ce qui est facilement vérifiable :

Stimulus inconditionné : on caresse le pénis avec un morceau de coton antiseptique.

Réaction inconditionnée : érection.

Stimulus conditionné : x

Réaction conditionnée : érection à chaque fois que x est présent, la caresse devient superflue, on n'a besoin que de x (87/84).

Normalement, après telle expérience, le sujet est déconditionné; mais que se passerait-il si Slothrop n'avait pas été *complètement* déconditionné? Quel est le mystérieux stimulus conditionné « x »¹⁶? Il *doit* y avoir un lien entre cette expérience de Slothrop et son pouvoir mystérieux. Différents scientifiques s'interrogent. L'un croit à une «bizarrerie statistique». Pour un autre, il s'agit de «prémonition». Un troisième parle de «*psychokinés*». Slothrop, par la seule force de son esprit, fait tomber les fusées où il le veut» (87/85), peut-être en interférant avec le système électrique de l'élément de guidage de la fusée. Si, avant cet épisode, nous nous doutions déjà que le pénis de Slothrop, en plus de réagir à la présence des fusées, pouvait également prévoir la chute de nouvelles fusées, nos soupçons se confirment complètement. Mais ce n'est pas tout. «C'est cette carte qui les déconcerte tous, cette carte où Slothrop pointe ses petites amies», car les étoiles de Slothrop correspondent exactement aux sites où les V-2 se sont écrasées (88/85-86). De plus, grâce à son habitude de dater chacune des étoiles, nous apprenons que les fusées arrivent entre deux et dix jours après l'érection, avec une moyenne de quatre jours et demi. Un autre élément est également éclairci : le stimulus de Slothrop est bel et bien l'explosion de la fusée, suivie du son du vol. Aucun autre bruit n'a le même effet sur lui.

Nous possédons maintenant l'information essentielle quant à cet aspect du roman, mais quelques questions restent à être soulevées. En

16. Nous ne l'apprenons jamais, peut-être à cause d'une inconscience involontaire de Pynchon. Voir Fowler, *op. cit.*, p. 273.

une autre occasion, Slothrop évoque le folklore rural comme métaphore de son pouvoir :

Il y a un mois de cela, s'il avait eu la paix un jour ou deux, il aurait peut-être retrouvé cet après-midi de septembre, y compris sa bite dressée comme une baguette de sourcier, tendue vers ce qui se trouve là dans le ciel, aux yeux de tous. C'était un don, certes, de détecter les Fusées. Il le possédait, ce don, il en souffrait [...] (428/490).

Cette métaphore implique que le lien entre Slothrop et la fusée n'est pas seulement sexuel, mais également naturel et organique par certains aspects. Mais quel type de lien peut-il exister entre un homme et une fusée ? Comment une fusée, mortelle et aérienne, peut-elle ressembler à une source, vitale et souterraine ?

Outre les explications offertes plus haut, il en existe deux autres. L'une minimise le rôle de Slothrop : «cette infection mortelle est-elle en elle [Londres] ? Les lieux des impacts sont-ils prédestinés, la trajectoire suit-elle une éruption *latente dans la ville...* impossible de le savoir» (121/125). L'autre, offerte presque à la fin du livre par un «psychanalyste de réputation mondiale», impute une certaine responsabilité à Slothrop lui-même, qui serait «amoureux, sexuellement, de sa mort et de celle de sa race» (641-642/738).

Aucune de ces hypothèses n'est jamais infirmée ni confirmée : les pouvoirs de Slothrop demeurent mystérieux. Il importe ici d'insister d'abord sur le débat méthodologique entre Pointsman le Pavlovien et son confrère le docteur Roger Mexico, un statisticien, puis sur les raisons pour lesquelles le docteur Jamf a causé les érections de Bébé Tyrone¹⁷. Pointsman définit ainsi l'idéal de Pavlov : «il pensait que le but de la science, auquel nous tendons tous, c'est une explication vraiment mécanique. [...] En fin de compte, il mettait tous ses espoirs en des fondements purement physiologiques à la vie psychique. Pas d'effets sans cause, et une chaîne sans rupture» (90/89).

Pointsman et Pavlov, sortes de David Hartley équipés d'un laboratoire ultra-sophistiqué, recherchent une régularité newtonienne en psychologie. Il faut noter que *pointsman* est le mot anglais pour désigner l'aiguilleur responsable de diriger les trains en ajustant les rails aux intersections. Nous avons déjà vu plus tôt que Pointsman «imagine le cortex comme une mosaïque de minuscules contacteurs, certains toujours intensément en action, d'autres profondément inhibés. Les deux zones changent sans cesse, mais chaque point ne peut connaître que deux positions : marche ou arrêt. Un ou zéro» (62/55). Cependant, même dans le modèle pavlovien, stimulus et réponse, cause et effet peu

17 Sur le premier point, voir Lance W. Ozier, «Antipointsman/Antimexico Some Mathematical Imagery in *Gravity's Rainbow*», *Critique Studies in Modern Fiction*, 16, 1974, p. 73-90

vent changer de place dans ce que Pavlov appelle le «stade ultra paradoxal»

Lorsque nous branchons le métronome associé à la nourriture — celui qui faisait baver le chien Vanya comme une fontaine — il s'arrête. Quand on arrête le métronome, il s'en approche, il le renifle, il essaye de le lécher, de le mordre — il cherche, dans le silence, le stimulus qui n'y est pas (92/90)

Néanmoins, le Pavlovien espère transcender ces limitations, comme l'indique cette paraphrase (par le narrateur) de sa quête du secret de Slothrop

Mais si elle [une indication] est là, juste maintenant, alors la fusée la suit, à 100%. Et il n'y a pas d'exceptions. Quand nous l'aurons isolée, nous aurons prouvé le déterminisme de toute chose, de tout le monde. Il ne restera guère de place pour l'espoir. Vous comprenez donc l'importance d'une telle découverte (88/86)

À l'opposé, Mexico, en tant que statisticien, vit dans le domaine entre un et zéro, dans le territoire du calcul infinitésimal, des courbes qui s'approchent toujours plus près de leurs axes sans jamais les toucher. Il possède une carte de Londres divisée en 576 carrés et son «équation de Poisson dit, pour un nombre d'impacts choisi au hasard, combien de carrés n'en recevront pas du tout, ou bien un, deux, trois, et ainsi de suite» (61/55). Non, dit-il à Pointsman, après l'avoir dit à sa petite amie Jessica, les équations ne permettent pas de prédire ou tombera la prochaine fusée. Il traite du comportement des groupes, pas de celui des individus. «Chaque impact est indépendant de tous les autres. Les bombes ne sont pas des chiens. Pas de lien. Pas de mémoire. Pas de conditionnement» (62/56). Mexico accepte de vivre avec des possibilités et des incertitudes.

Élargies à l'échelle cosmique et portées à leur extrême logique, les méthodes de Pointsman et de Mexico deviennent deux visions du monde également horribles et qui, selon ce que laisse souvent entendre Pynchon, ne permettent aucune alternative : on est soit dans la paranoïa, soit dans l'antiparanoïa.

À propos de la paranoïa notée chez le sujet sous l'influence de [cette] drogue, elle ne présente aucun caractère remarquable. Comme les autres variétés de paranoïa, ce n'est que le choc produit par la découverte que *tout est lié*, la Création entière (610/703). S'il y a quelque chose de réconfortant — de religieux, si l'on préfère — dans la paranoïa, il existe aussi l'anti-paranoïa, où rien n'est plus relié à rien, une condition difficilement supportable pour la plupart des gens (380/434).

La relation entre les personnages et les visions du monde n'est pas fortuite, Mexico étant explicitement présenté comme l'«anti-Pointsman» (61/55) Décrire aussi radicalement les alternatives, c'est toutefois céder sans même lutter face à Pointsman, apôtre du «marche ou arrêt», du «un ou zéro» N'y a-t-il rien *entre* ? Il est significatif que, de tous les personnages du roman, Mexico soit celui qui se rapproche le plus de l'amour et d'une relation sexuelle normale Il y a là un certain espoir, bien que son amour soit extrêmement fragile, il n'est pas précisément détruit, mais après un certain temps il n'est tout simplement plus mentionné «Être lié» dans l'univers paranoïaque signifie évidemment être lié *du point de vue du paranoïaque* tout est lié au complot dont il est victime Rien n'est accidentel ni sans rapport¹⁸

Revenons maintenant au docteur Jamf En plus de son expérience sur Bébé Tyrone, il a développé plusieurs plastiques aux propriétés étranges Il fraie avec les teinturiers, les fabricants d'armes et les laveurs de cerveaux Quelques-unes de ses découvertes sont utilisées pour les V-2 Il partage plusieurs traits avec le savant fou des films d'horreur ou de la littérature populaire, mais il est beaucoup plus, en fin de compte, un agent de paranoïa En tant que spécialiste en chimie organique, c'est lui qui lie de longues chaînes de molécules en vue d'obtenir de nouveaux polymères De la même façon, c'est lui qui crée le lien unissant Slothrop à la fusée Il est également l'inventeur du *Kryptosam*, une encre qui ne devient visible que lorsqu'on lui applique du liquide séminal, chaque message contenant un stimulus visant à faire éjaculer le destinataire visé (75 76/71 72) Par ses relations commerciales et militaires, il canalise toutes les forces mauvaises que Pynchon rassemble sous le pronom «Ils» — ceux qui contrôlent le commerce et la finance, qui exploitent les guerres à leur profit (tel Milo Minderbinder dans *Catch-22*), qui changent l'information en désinformation, qui dirigent les agences secrètes du monde entier, qui créent de vastes labyrinthes de symboles et de médias pour brouiller leurs pistes, qui sont servis par des milliers de sujets ignorants, qui organisent, qui emprisonnent «Ils» contrôlent la paranoïa Tout est lié et, comme Pavlov, «Ils» ont créé les liens

Un exemple révélateur de leur contrôle est Grigori, une pieuvre géante Il est difficile de croire qu'une créature aussi manifestement dépourvue de cerveau qu'une pieuvre puisse intéresser un Pavlovien, mais les scientifiques du livre considèrent les pieuvres comme des sujets idéaux au conditionnement Le conditionnement de Grigori consiste à regarder des films, les yeux aussi à fleur de peau que n'importe quel téléphage Les films montrent Katje, une réfugiée hollandaise et possi-

18 Pour d'autres développements sur le sujet voir Mark Richard Siegel *Pynchon Creative Paranoia in Gravity's Rainbow* Port Washington NY Kennikat Press 1978

ble agent secret (Elle ne saura rien de tout cela avant de découvrir les films par accident) Quel est le but de cette opération élaborée ? Que Grigori attaque Katje sur une plage où se trouve Slothrop, pour que celui-ci vole à son secours (quelqu'un se tient prêt à jeter à Grigori un crabe, son stimulus inconditionné, viendrait-il à risquer de noyer ou de manger Katje) et que sa rencontre avec elle l'amène dans les filets d'une autre obscure agence d'information militaire ? Aussi indirecte que soit cette méthode et amusant l'épisode où est satirisée la disproportion entre les moyens de la bureaucratie et ses fins, «Ils» mènent leur plan à bien Slothrop est pris

Si nous revenons à *Tristram Shandy*, nous voyons que les contrastes sont évidents L'association ne procure aucun soulagement à quoi que ce soit, elle fait partie du problème, pas de la solution¹⁹ Le sexe n'est plus une façon enjouée de communiquer entre l'auteur et le lecteur, il fait maintenant partie d'une gigantesque machine, une machine de guerre Il reste bien peu de la chaude communication non verbale qui unissait la famille Shandy, malgré les dadas de chacun et les différentes philosophies professées Tristram fut accidentellement circoncis quand un châssis lui tomba dessus alors qu'il tentait d'uriner par-dessus l'appui de la fenêtre (5 17), le pénis de Bébé Tyrone a été manipulé délibérément par le docteur Jamf *Gravity's Rainbow* est nettement plus pessimiste que *Tristram Shandy* Pourtant il est possible de voir dans *Tristram* les graines de la gigantesque mauvaise herbe qui envahit *Gravity's Rainbow* Tristram s'inquiétait de l'existence du Destin et de la prédestination, ce sont eux qui ont pris le contrôle dans le livre de Pynchon (Même s'il s'est inspiré des réflexions de Sterne sur le déterminisme, *Jacques le fataliste* de Diderot annonce déjà la dichotomie entre fatalité et chance, paranoïa et antiparanoïa chez Pynchon) Walter accepte que sa vie sexuelle soit dirigée par une horloge et une horloge est autant une machine qu'une fusée — bien que la fusée soit beaucoup plus dangereuse En un sens, il y a bel et bien un lien organique entre l'homme et la machine, puisque la machine est un artefact humain, un prolongement de l'homme comme disait Marshall McLuhan Si une fusée peut être un symbole phallique, pourquoi ne pourrait-elle pas causer une réaction phallique ? «Ils» apparaissent dans *Tristram* sous les traits d'une cabale d'ecclésiastiques dont les machinations tueront Parson Yorick, mais les «Ils» de Pynchon sont beaucoup mieux organisés et contrôlent bien autre chose que le chapitre d'une cathédrale provin-

19 Dans la perspective freudienne, la soi-disant «association libre» n'est pas libre du tout, mais strictement déterminée Voir Patrick Mahony «The Boundaries of Free Association», *Psychoanalysis and Contemporary Thought* 2 1979 p 151 198 particulièrement p 157 161

ciale. C'est par ce sens de l'organisation et du contrôle, ainsi que par l'étendue du pouvoir des forces déshumanisantes, que se distinguent le plus significativement Sterne et Pynchon.

(Traduction de Benoît Melançon)

